

Pour un roman de désastre

Pierre Turgeon

Volume 30, Number 6 (180), December 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31682ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turgeon, P. (1988). Review of [Pour un roman de désastre]. *Liberté*, 30(6), 85–88.

EN TOUTE LIBERTÉ

PIERRE TURGEON

POUR UN ROMAN DU DÉSASTRE

Mon dernier roman, *Le Bateau d'Hitler*, se passe en grande partie à Berlin, en 1945, avant ma naissance. Mais dès l'adolescence, j'avais souvent parcouru en rêve la capitale de ce Reich disparu. J'y marchais dans une grande allée entourée de ruines. Sous mes pas qui sonnaient creux, se cachait un bunker qui abriterait les nazis lors d'un prochain bombardement. Sans cette protection, je savais que j'allais bientôt mourir. J'éprouvais un très grand sentiment de paix et de sérénité. De mélancolie. De noire tristesse. Des fanions déchirés claquaient dans le vent. Je profitais de ce répit, de cette solitude aussi, puisque j'étais le seul être encore vivant parmi ces décombres.

Peut-être parce que né sur les lieux d'une défaite, devant les plaines d'Abraham où Wolfe conquiert le Canada pour la couronne britannique, je n'ai jamais écrit qu'acculé au désastre, et mes romans me ramènent toujours à cette atmosphère funèbre. Comme les animaux qui adoptent des postures pour que leur adversaire les épargne, en me couchant sur la page, je me soumetts à mon inéluctable destin de mortel. Précisément parce qu'au moment où j'écris, je me sens immortel. D'abord par la gloire possible qui me ferait passer à la postérité. Mais notre siècle a rendu cet orgueilleux espoir aussi problématique que notre avenir comme espèce. Reste cependant l'invincible et superstitieuse croyance que rien — pas même la mort — ne peut interrompre quelqu'un qui se raconte une histoire à soi-même, en silence. Tant que je réussis à passer d'un mot à l'autre, je vis.

On écrit donc dans le suspens du néant, et en fonction de ce que les éditeurs anglo-saxons appellent superbement un *dead line*, celui de l'heure de tombée ou de la dernière heure. Rien n'illustre mieux cette précaire condition que les vanitas calvinistes qui montrent un crâne posé sur un testament, au milieu d'une pile de livres: l'œuvre comme legs que ne liront peut-être que ces orbites vides et osseuses. Les mêmes qui portaient le regard au moment où s'écrivaient les lignes maintenant jaunies et poussiéreuses.

Cette scission avec le monde, ni l'amour ni l'extase mystique ne pourront jamais l'abolir, j'en suis à présent persuadé. Je devrai donc, jusqu'à la fin, vivre dans une bouderie plus ou moins prononcée, qui constitue le fond affectif de ma nature, et qui s'explique sans doute par l'idée qu'on puisse me faire ça, à moi si gentil, si poli: me coucher en terre, m'anéantir. Décidément ce monde me réserve le plus grand affront. Comment donc lui faire confiance?

Qu'on écrive du point de vue de la mort, que la pratique de la littérature nous amène peu à peu à tout saisir par la fin, ou comme un film projeté contre la nuit, n'inspire pas trop de morbidité. Car de savoir que rien ne revient donne son prix et son essence aussi bien à l'amour qu'à la joie. D'ailleurs la réalité n'est jamais donnée comme telle, il faut constamment la construire en l'imaginant, du parfum de la rose à la plus lointaine galaxie, selon une méthode qui s'apparente à ces exercices spirituels qu'Ignace de Loyola proposait aux futurs Jésuites. Exercice qui se pratique à deux, entre des lecteurs vivants et des auteurs dont la plupart n'existent plus.

Relisons *L'Iliade*, le premier roman de tous. Un carnage. Homère nous y apprend avec précision l'anatomie de la mort violente. La lance entre par la nuque du héros, lui tranche la langue, et ses dents mordent le bronze. Peter Handke demandait si l'on pourrait continuer à écrire des romans en temps de paix. Bien sûr que non. Sauf qu'il y aura toujours des romans parce que nous serons toujours en guerre. En lutte contre des dieux, des démons, des idées et des éléments qui finissent par nous détruire. Le combat est perdu d'avance. Mais il peut être

beau et intéressant. Et on peut vouloir le raconter. Ou on peut décider, comme Proust, d'éviter la mêlée sauvage, de devancer les injures du temps et de se retirer dans son récit comme Achille sous sa tente. Et si le romancier, plus que le poète, entre dans son bureau un peu comme dans un mausolée, c'est que la forme d'art qu'il pratique dévore le temps de la vie.

Ce n'est jamais fini. On ne termine un livre que pour en commencer un autre. Parce qu'on se bat pour avoir sa place après sa mort, auprès des morts. Dans la communion des saints que constitue une bibliothèque. Et dans laquelle même les plus modestes ne peuvent pas ne pas rêver de trouver une niche, ni petite fût-elle. Et que rien ne peut jamais nous rassurer tout à fait de ce côté, aucun succès critique ou commercial, aucune entrée de son vivant dans un quelconque manuel de littérature. La vanité de cette ambition n'a rien à voir avec l'argent. La gloire littéraire ne s'achète pas. À la Closerie des Lilas, les garçons racontent fièrement le refus opposé à un millionnaire texan qui offrait une fortune pour qu'une des tables de la brasserie porte son nom, sur une plaque qui aurait voisiné celles d'Hemingway et de Miller.

Mais on continue aussi parce que seule la littérature, cette drogue puissante, donne l'ivresse qui permet d'oublier la mort et qui se trouve à la base même de toute création artistique. Ainsi l'écrivain se trouve pris au piège des mots, à la fois remèdes et poisons, et il n'a d'autre choix que de laisser son œuvre lui passer à travers le corps. Encore heureux si elle ne le détruit pas avant l'âge, car même alors, il n'aurait rien à redire là-dessus.

Certains de mes amis désespèrent parce qu'ils croient que le Québec va disparaître, se «louisianiser» dans l'Amérique du Nord anglo-saxonne. Comme écrivain j'aurais plutôt tendance à m'en réjouir: toute agonie, décadence, déliquescence, fournissent un extraordinaire sujet d'inspiration. Qu'on pense à Faulkner et à son Sud. Après le *South Gothic*, pourquoi pas un Québec Gothic? Les Québécois appartiennent au rang des fantômes. Ils n'ont d'ailleurs jamais surgi des limbes où les cantonne l'inachèvement de leur projet d'indépendance politique.

Être écrivain, au Québec aujourd'hui, c'est apporter sa modeste part aux «chroniques d'un déclin». Notre réalité sociale prend ainsi une valeur, un charme qui n'existeraient pas autrement, comme les cris d'une espèce menacée, à la manière du «chant de l'avant-dernier dodo» de François Hébert. Une amatrice éclairée, Margaret Atwood, écrit de notre littérature: «les cercueils y semblent préférables à toute autre chose».

Mais une nuance s'impose: le roman québécois s'inquiète de la disparition d'une culture, donc d'une mort purement symbolique, que certains verront plutôt comme une évolution, un changement, voire une modernisation. Ce drame se joue sans violence physique, dans le confort d'une décadence climatisée. Personne ne tue personne. Ce que nos terroristes, romantiques et abusés par les mots, n'avaient pas compris en 1970, quand ils exécutèrent leur otage et se fourvoyèrent gravement. Aucune idée ne justifie qu'on tue pour elle. On n'a le droit de se défendre physiquement que contre des agressions physiques. Et les citoyens du Québec sont parmi les plus en sécurité de la planète.

Les idées, on a parfaitement le droit d'en changer. Je me refuse à ériger en absolu la notion d'appartenance. S'il faut trahir l'identité collective pour rester libre et fidèle à soi-même, eh bien trahissons! Car le roman n'a pas de comptes à rendre aux abstractions. Il se meut dans l'espace terriblement concret et différent que chaque individu se crée par la conscience de sa propre mort. Le véritable désastre est là, devant lequel un déclin ethno-culturel ne pourra jamais représenter qu'une métaphore parmi d'autres.

Faire le mort donc, méditer les défaites personnelles et collectives, en espérant qu'on ne vous remarquera pas. Mais le gros méchant loup (Wolfe) finit toujours par vous voir. Et un jour il vous emporte dans sa gueule. À Québec ou à Mexico, à Check Point Charlie ou à Moscou, il faut vivre dans la pensée du désastre. Dans l'intolérable précarité et beauté de la vie. Se trouver une bulle où respirer. Ces bulles, je les fais en ce moment sur la page. À chacun sa méthode.